

La Musique

Revue mensuelle

SOMMAIRE :

Ephémérides musicales.

Musique et Musiciens à
Québec. Souvenirs d'un
amateur N. LEVASSEUR

Notes sans portée.

Musique d'église, C.-H. LEFEBVRE, s. J.

Le Piano.

Conférences grégoriennes,
(4e entretien)
FR. RAYMONDIEN, E. C.

Lettre de Montréal.. FRED. PELLETIER

Echos et Nouvelles. — Concerts.
Variétés.

Abonnement : \$1.50 par année

Le numéro, 12 sous

Parait le 15 de chaque mois

LA MUSIQUE

Revue mensuelle

Publiée sous la direction de Omer Létourneau et Hector Faber

COLLABORATEURS :

M. JEAN AUBOIS
M. J.-ARTHUR BERNIER
R. P. LOUIS BONVIN, S. J.
M. OCTAVE BOURDON
R. P. J. BÉRICOT, S. M. M.
Mademoiselle VICTORIA CARTIER
M. GUSTAVE COMTE
M. AUGUSTE DESCARRIES
M. l'abbé JOSEPH DESMET
R. P. EMILE FONTAINE, S. J.
Mademoiselle BLANCHE GAGNON
M. HENRI GAGNON
M. J.-A. GILBERT
Madame MARIA LAGACÉ-GIRARD

R. P. C.-H. LEFEBVRE, S. J.
M. ARTHUR LETONDAL
M. N. LEVASSEUR
M. l'abbé OLIVIER MAURALT, P. S. S.
M. XAVIER MERCIER
M. le docteur J.-G. PARADIS
M. le chanoine J.-R. PELLETIER
M. FRÉD. PELLETIER
M. ALFRED POULIN
Rév. Fr. RAYMONDIEN, E. C.
S. M. de S. M.
M. E. STIÉVENARD
M. ROBERT TALBOT
M. EDM.-J. TRUDEL

Administration :

20, Côte de la Montagne, Québec

Téléphone 6349

Adresser toute correspondance à l'administration.

ABONNEMENTS :

CANADA ET ÉTATS-UNIS, un an \$1.50
ETRANGER, un an 2.00

L'abonnement part de janvier et est payable d'avance. Les numéros parus sont envoyés aussitôt inscription. La collection des années 1919 et 1920 se vend \$1.50 (par la poste, \$1.60) chacune.

Prière de faire remise par mandat-poste ou chèque payable au pair à Québec.

LA MUSIQUE est en vente chez les marchands de musique et dans les principaux dépôts de journaux.

La Banque Provinciale du Canada

Capital et réserve..... \$ 43,000,000.
Actif au-delà de..... 40,000,000

Plus haut intérêt alloué sur les dépôts à l'épargne

Succursale Basse-Ville : J.-Alph. Fugère
" Boul.-Langelier : J.-A. Foster

SOLFÈGE-MANUEL DE CHANT GREGORIEN

par Fr. Raymondien, E. C.

« Je souhaite que votre superbe ouvrage répande largement sa bonne doctrine ».

DOM J. POTHIER,
abbé de Saint-Wandrille.

« Vos principes sont clairs et simples... présentés avec une rigueur pédagogique absolue.... Votre enseignement est intuitif et bien « agissant ».

DOM LUCIEN DAVID,
prieur de Saint-Wandrille.

En vente à la « Procure », 44, rue Côté,
Montréal. Prix : 50 sous. la douz., \$3.00

Maison Ed. Archambault

La maison ARCHAMBAULT, sise au centre de la métropole, est l'endroit tout indiqué pour vos achats de musique vocale et instrumentale. Vous y trouverez un choix complet des œuvres des maîtres classiques et des compositeurs modernes.

Cette maison fait en outre un commerce considérable de pianos et de phonographes les plus recherchés des artistes et des amateurs de musique.

C'est également dans cette maison qu'est établi le comptoir de musique religieuse du BUREAU D'ÉDITION de la SCOHLA CANTORUM de Montréal, rendez-vous habituel des organistes et des maîtres de chapelle.

312 a 316-est, rue Ste-Catherine
Montréal.

Téléphone Est 3299 et 1842

Musique et Broderie Françaises

Nous avons tout ce qui est nouveau et joli en musique vocale, instrumentale, musique d'ensemble, d'orchestre et de fanfare, opéras, opérettes, libretti, littérature musicale.

MUSIQUE RELIGIEUSE D'APRÈS LE MOTU PROPRIO

Célèbre méthode de piano de Schmoll, en 5 parties, chacune	\$0.90
La méthode des méthodes de piano, de Staub	1.00
Hanon, Le Pianiste virtuose, les 60 exercices	1.75

Théories et solfèges les plus renommés de Arnoud, Danhauser, Lavignac, Reuschel.

Nous brodons, nous étampions, nous perlons Patrons perforés.

Nous vendons le meilleur coton à broderie : le M. F. A.

RAOUL VENNAT :-: 642, rue St-Denis, Montréal.

— Tel. Est 3065 —



Pour le choix de votre instrument de musique

Vous trouverez toujours, si vous avez recours à nos vendeurs, l'assistance dont vous avez besoin pour faire un choix judicieux.

Que vous ayez besoin d'un piano, d'un piano automatique, même d'un gramophone, à moins d'être connaisseur émérite, vous ne pouvez juger d'un seul coup d'œil de la valeur d'un instrument du point de vue de la durée, qualité pourtant bien essentielle.

Il y a chez JULIEN à votre disposition, un personnel expérimenté, des marques d'instruments les mieux réputées, avec abondance de choix dans les styles et finis.

PRIX ET CONDITIONS POUR CONVENIR A TOUS

NOS LIGNES :

PIANOS : Bell, Martin-Orme, Pratt, Rossini, Wiseman et Dominion.

GRAMOPHONES : Phonola, Columbia, Casavant, Julien Spécial.

MUSIQUE EN FEUILLES
RELIGIEUSE ET PROFANE

Eug. Julien & Co
QUÉBEC

197, rue St-Joseph,
St-Roch.

A.-J. BOUCHER,

ENR.

28-Est, rue Notre-Dame
MONTREAL.

EDITEUR DE

L'Accompagnement du PLAIN-CHANT, Ernest Gagnon,
L'Abécédaire, Gustave Smith.

Aussi un grand choix de musique de piano, Romances, Cantates, Saynètes,
Cantiques, Chants latins, etc.

Spécialité pour maisons d'éducation.



Les Orgues Casavant

SONT CÉLÈBRES



Au delà de 800 ont été construites par la
MAISON CASAVANT FRÈRES,
dont 65 à quatre claviers, 197 à trois claviers,
538 à deux claviers, etc.



CASAVANT FRÈRES

FACTEURS D'ORGUES

SAINT-HYACINTHE, Qué.

MUSIQUE EN FEUILLES

INSTRUMENTS DE MUSIQUE

ASSORTIMENT DES PLUS COMPLETS

BEAUDRY FRÈRES

ENR.

263, RUE SAINT-JEAN

Tél. 833

PHOTOGRAPHIE D'ART

PHOTOGRAPHIE COMMERCIALE

Pour les taux d'annonce, s'adresser à L'IMPRIMERIE MODÈLE, 20, Côte de la Montagne.

Hermann Courchesne

J.-Albert Gaubin

Gaubin & Courchesne

Pianos — Orgues — Violons — Musique en Feuilles
Victor-Victrolas — Disques "Victor"
Musique Classique et Populaire — Musique Religieuse
Editions Européennes et Américaines



252, rue St-Joseph

142, rue St-Jean

QUEBEC.

TEL. 4626

TEL. 4345

Lavigueur & Hutchison

SEULS REPRÉSENTANTS DES
CÉLÈBRES PIANOS

HEINTZMAN & CO.

(LE FAVORI DES ARTISTES)

Distributeurs des Grafonolas COLUMBIA et des merveilleux BRUNSWICK, reproduisant
à la perfection tous les disques de n'importe quelle marque

CONDITIONS DE PAIEMENT LES PLUS FACILES

81, RUE ST-JEAN

Succursale : 54, rue St-Joseph.



Ephémérides musicales



AVRIL a vu naître deux chansonniers français bien connus : Pierre Dupont (1821-1870), auquel ses chansons *J'ai deux grands Bœufs dans mon étable, le Braconnier, et les Cent louis d'or* ont donné en son temps une popularité très répandue ; Gustave Nadaud (1820-1893), son contemporain, qui lui survécut et l'éclipsa dans un autre genre. De ce dernier *Les Deux gendarmes, Bonhomme, Carcassonne, le Docteur Grégoire* et autres où la verve gauloise, une verve de bon aloi, se fait jour, ont joui d'une grande vogue et défrayé les soirées et les concerts. Dans des genres plus relevés, il faut signaler comme nés durant avril : Félicien David, Spohr, V. Joncières, Niedermeyer, Panseron et Louis Ganne, compositeurs de valeur inégale ; les pianistes Thalberg et Le Couppey ; le musicographe Coussemaker, dont les travaux d'archéologie musicale ont rendu de grands services.

12 avril

Joncières (Victorin de), 1839-1903

Il étudia l'harmonie avec Elwart, et s'adonna bientôt à la musique dramatique, *Sardanapole* et *le Dernier jour de Pompéi*, deux opéras, dénotaient de belles aptitudes avec de l'inexpérience ; *Dimitri*, en trois actes et cinq tableaux fut une révélation de son talent. Plus tard *le Chevalier Jean* un autre opéra, fut couronné par l'Institut.

Entre temps il était feuilletoniste musical à la *Liberté*. Ses critiques acerbes et ses mots spirituels et mordants lui firent des ennemis. Il était très lié avec Berlioz. C'est à Joncières que Berlioz mourant dit au sujet d'Elwart, qui avait la déplorable manie de faire des panégyriques ridicules à l'inhumation de ses confrères : « Ecoute, Joncières, si Elwart doit parler sur ma tombe, j'aime mieux ne pas mourir ! »

13 avril

David (Félicien-César), 1810-1820

Tout jeune il attira l'attention par sa délicieuse voix d'enfant. Plus tard remarqué par Chérubini il put entrer au Conservatoire mais ses études furent hâtives et incomplètes. Ses premières publications n'éveillèrent aucun intérêt. Il fit alors un voyage en Orient, y recueillant un fond d'impression et d'inspiration qui devait lui faire trouver son genre : l'exotisme d'un aloi plutôt charmant que réel.

L'exécution de son chef-d'œuvre *Le Désert*, en 1844, créa une sensation profonde et le fit sacrer grand compositeur. Il avait trouvé sa veine.

Néanmoins ses autres œuvres ne tinrent pas d'aussi belles promesses. Seul avec *le Désert*, un opéra, *Lalla Rouck*, est resté. Ses succès confinés à l'orientalisme avaient inspiré ce mot caustique d'Auber : « Lui, je l'attends quand il descendra de son chameau ! »

20 avril

Niedermeyer, 1802-1861

Musicien délicat et sincère. Après s'être essayé sans succès à l'opéra, il s'adonna, bien que

protestant, à la musique religieuse qu'il voulut propager, par l'enseignement de la publicité, en fondant une école qui prit son nom : l'Ecole Niedermeyer, et une revue "la Maltrise" où l'on donna des suppléments musicaux de réelle valeur. Il est surtout connu par deux pièces : *Le Lac*, paroles de Lamartine, dont il traduisit très heureusement la profonde mélancolie ; le *Pater* pour solo et chœur dont la vogue a été considérable et soutenue. Ses études sur le chant grégorien et sa modalité l'avaient conduit à imaginer un accompagnement où il n'employait que les notes modales sans aucun accident autre que celui du plain-chant et des accords consonants.

C'est à ce système, qui parut d'une extrême sévérité comparé aux fioritures dont on enjolivait psaumes et motets, que se rallia l'abbé Lagacé dans le recueil d'accompagnement qu'il a publié.

Avec la restauration de la mélodie originelle et du rythme, ce genre, note contre note, est désuète et ne se supporte guère. Tout de même cet essai servit à ramener l'attention des musiciens avertis et sérieux sur l'importance d'un bon accompagnement.

27 avril

Thalberg (Sigismond), 1871

Suisse de naissance comme le précédent, dont il fut le contemporain, Thalberg avant l'apparition de Liszt était considéré comme le roi des pianistes. A l'en croire il n'avait eu aucun professeur de marque et sa prodigieuse virtuosité ne lui aurait guère coûté de peine ou de travail. Partout où il se fit entendre en Europe et en Amérique il suscita la plus vive admiration.

Son mérite indéniable, à part la beauté et la puissance admirable qu'il savait tirer du piano, est d'avoir fait faire à la technique de cet instrument un grand progrès par l'invention de nouvelles formes de traits, originales à cette époque mais usagées depuis, et qui semblaient alors d'une difficulté plus grande que la réalité.

Musique et Musiciens à Québec

Souvenirs d'un amateur

PAR

N. LeVASSEUR

*Collige fragmenta ne pereant !**(suite)*

Antoine Dessane eut des relations avec Schiedmeyer, l'un des associés de la célèbre fabrique de pianos Schiedmeyer, de Stuttgart, capitale du Wurtemberg, durant les deux ou trois années que celui-ci demeura à Québec.

Il fut aussi lié de grande amitié avec Emmanuel Blain de Saint-Aubin qui, dans la suite du temps, se fit canadien et épousa mademoiselle Euphrasie Rhéaume, fille aînée de feu Jacques-Philippe Rhéaume, ancien échevin à Québec, ancien député de Québec-Est et finalement conservateur du bureau des archives à Québec.

Tout naturellement, Blain de Saint-Aubin faisait partie du cercle qui fréquentait la famille LeVasseur. Employé comme traducteur au gouvernement de Québec, à l'inauguration de la Confédération il dut transporter ses pénates à Ottawa où il vécut, décéda et fut inhumé en laissant son épouse, qui vit encore à l'heure où j'écris ces lignes, et deux jeunes filles.

Cette partie de son existence ne m'est pas connu en détail, mais heureusement je dois à l'extrême obligeance de mon excellent ami Benjamin Sulte la plupart des renseignements qui vont suivre.

« Dans ton livre », m'écrivait Sulte en 1919, « où vont se rencontrer des amis disparus et que la nouvelle génération connaît par quelques mots plus ou moins vagues échappés aux circonstances de l'autre siècle, tu me demandes d'esquisser le portrait de

Blain, dont le souvenir comme chansonnier vit dans la mémoire des anciens québécois et de plusieurs citoyens du temps où Bytowns devenait Ottawa. Nous avons vécu vingt ans côte-à-côte, et voilà trente-deux ans qu'il est parti.

C'est triste d'avoir à parler de ceux que notre entourage n'a pas connus: on redoute de ne pouvoir faire partager nos sentiments à ceux qui n'éprouvent après tout que la curiosité ordinaire et, par suite, assez indifférente. »

D'où venait donc Emmanuel Blain de Saint-Aubin ?

De Rennes, en Bretagne. Ses papiers de famille, les lettres de sa mère, de ses frères, de ses sœurs, etc., me permettent de dire que les Blain de Saint-Aubin étaient des gens bien en vue et estimés depuis plus de deux cents ans dans leur pays. Leur généalogie est à l'Armorial d'Hoziefrige d'armes de France sous Louis XV.

Prenons ce qui est le plus rapproché de nous. Félix Blain de Saint-Aubin, né en 1794, fut capitaine de cavalerie. Son frère Charles, né en 1801, hérita des propriétés de la famille, commune de Loassy, sa résidence habituelle, quoiqu'il eut une autre demeure à Rennes, rue de Paris, 11.

Louis-Emmanuel Delamarre, né en 1775, servit dans les armées de la république et de l'empire, reçut la médaille de Sainte-Hélène, devint docteur en droit, officier de l'instruction publique, officier de la Légion

d'Honneur et conseiller à la cour impériale de Rennes. Charles Blain de Saint-Aubin que je viens de nommer fut son gendre. Il épousa sa fille, Emmanuelle-Sophie-Jeanne Delamarre, née en 1811. Toutes ces personnes vivaient à Rennes, lorsque le 29 juin 1833 dans la maison No 11 rue de Paris, vint au monde Emmanuel-Marie, issu du mariage susdit, le futur délicieux chanteur et chansonnier à Québec d'abord, à Ottawa ensuite, et partout où on lui a donné l'occasion de manifester son talent.

Et il la disait la chanson, paroles et musique tout ensemble. Il donnait alors une leçon de diction dont tous les chanteurs et chanteuses de l'époque pouvaient faire leur profit.

Vers le temps où il mourut à Ottawa, dans la cinquantaine, la famille Blain de Saint-Aubin était représentée à Rennes par une soeur d'Emmanuel, Mlle Emmanuelle Blain qui, plus tard au Canada, écrivit et publia dans *l'Echo du Cabinet de lecture provincial* une romance intitulée *Servante et Reine*, et un frère, Charles, prêtre de la Société de l'Immaculée-Conception, qui dès 1868 était renommé comme prédicateur. *La Semaine Religieuse* du 7 janvier 1869 lui consacrait un long article élogieux renfermant ce passage :

« On ne saurait dépeindre dans une froide analyse la méthode saisissante de cet orateur, soit qu'il expose dans un langage brillant, souvent imagé, rehaussé d'une grande beauté de geste, d'un organe flexible et vibrant, que la religion est une fleur qui ne se fane point ».

On l'appelait aussi le père de Saint-Aubin. Il entra à la Trappe sous le nom de Dom Urbain et mourut prieur de cette communauté. Le *Moniteur Universel* disait alors " Il appartient à l'une des meilleures familles de Bretagne et n'a que des admirateurs et des amis ".

Sont décédés à Rennes : Madame Blain de Saint-Aubin, dont les lettres adressées à son fils Emmanuel témoignent d'une intelligence d'élite, sa fille Emma, poète, compositeur, organiste de la cathédrale de Rennes, M. Delamarre, conseiller, auteur de bons ouvrages sur le Droit, etc.

Un autre frère d'Emmanuel se nommait Alphonse. D'abord zouave pontifical, il s'est ensuite marié et fixé en Algérie.

Emmanuel perdit son père le 20 décembre 1844, juste au moment où il commençait ses études. Son diplôme de bachelier-ès-lettres, daté de Rennes le 26 juillet 1851, est signé par le ministre de l'Instruction publique.

Peu après on l'envoyait à Paris suivre les cours des sciences et des arts.

Il avait le travail facile, c'est-à-dire un grand pouvoir d'assimilation et une forte mémoire. Ce qu'il touchait lui restait dans l'esprit et il savait s'en servir; par suite, ses connaissances étaient abondantes avec cependant plus de surface que de profondeur; mais le jugement rattachait chez lui cette faiblesse, Modéré, prudent, se défiant de trop s'avancer, il ne risquait pas l'aventure d'une erreur, recouvrant tout de sa constante bonne humeur. Il exprimait parfois à ses amis le regret qu'il éprouvait de n'avoir pas traité plus sérieusement ses études industrielles et scientifiques, mais ce traducteur incomparable se donnait sans préméditation le démenti en démontrant tous les jours qu'il avait appris immensément de choses absolument étrangères à ses auditeurs. Au fond il se reprochait d'avoir trop cultivé le chant et la musique. L'artiste l'avait emporté sur l'homme positif.

Paris, de son temps, traversait les plus beaux jours qu'il ait eus au 19^e siècle. Je me figure, remarque B.

Sulte, avoir connu la ville-lumière par les causeries de ce Breton échappé aux délices de Capoue. Echappé n'est pas trop dire, car il vint un moment où sa raison lui commanda de songer au sérieux de la vie ; il tourna alors le dos à l'enchantement.

Vers 1857, à l'âge de vingt-quatre ans, il résolut d'aller en Angleterre apprendre l'anglais. Où s'imaginait-on qu'il toucha barre ?

Aux îles Saint-Pierre et Miquelon. Sur un bateau pêcheur de Nantes, qui l'amenaît au royaume de la morue et de la boîte, on lui avait raconté qu'il se trouvait dans ces parages des Anglais dont la langue mélodieuse lui entrerait par les oreilles et lui sortirait par la bouche ou de sa plume comme par magie. En effet, il se mit à donner des leçons de musique et de grammaire française tout en observant les conversations autour de lui. Bref il se débrouilla prestement dans ce nouveau milieu. Bientôt il apprit qu'il y avait dans l'île du Prince-Edouard des familles anglaises prêtes à l'accueillir ; il s'y rendit et s'en trouva bien, mais le Canada l'attirait, et vers 1857, il arriva à Québec possédant l'anglais, l'art du chant, l'enseignement de la musique, le talent d'expliquer la grammaire sans fatiguer ses élèves, écrivant dans les deux langues, faisant des vers chantants et causant avec le charme du Parisien instruit. De plus, joli garçon, homme de la société sans pose ni ostentation, il fallait le deviner. Une fois découvert, il restait le même, et chacun le recevait.

Dirai-je qu'il eut du succès ? A Québec, cette friande de bons morceaux, en quelques semaines il était répandu dans le monde, et lorsque Lord Monck, gouverneur du Canada demanda un professeur de français pour ses enfants, on le lui désigna.

Il avait le pied dans l'étrier. Alors, il fut de toutes les fêtes à Spencer Wood. Musique instrumentale, chant, déclamation, théâtre, il était d'une remarquable versatilité et brillait partout. Des protecteurs le firent entrer en 1862 au bureau des traducteurs de l'Assemblée législative et il renonça cette fois à aller droit en Angleterre pour y étudier l'anglais.

Le Canada devenait sa patrie. La Bretagne, son pays natal, ne lui offrait pas de champ favorable, Paris était encombré. La Nouvelle-France lui ouvrait les bras : comment donc ne pas s'y fixer ?

A l'automne de 1864, le voilà en ménage, marié, comme on l'a vu plus haut, avec Mademoiselle Euphémie, fille aînée de notre vieil ami J.-P. Rhéaume, avocat de Québec, l'un des fondateurs de la société Saint-Jean-Baptiste, orateur très populaire, un type de gaieté, de réparties spirituelles, tout à fait dans le genre Québec.

Le gouvernement, qui alors siégeait alternativement à Québec et à Toronto, se préparait à s'installer à demeurer dans un endroit central. Ottawa avait été choisi comme capitale de la confédération canadienne.

La perspective d'un déménagement définitif vers l'ancienne Bytown, ne fut pas sans causer une certaine commotion dans bien des familles. La perspective d'une émigration forcée n'eut pas l'effet d'enthousiasmer Emmanuel Blain et sa fiancée. Alors Blain trancha net la difficulté en se décidant pour le conjungo. Dès l'automne de 1865, le déménagement commença.

« J'ai vu, m'écrivit Sulte, partir ces caravanes l'une après l'autre. Pour les partants et les restants d'alors, c'était comme un exode du côté de la Patagonie. Que c'est loin Ottawa,

gémissait-on, que c'est donc sauvage! Comment exister dans cette bourgade? Notre bonheur est fini...c'est l'exil pour toujours.

A lire à ce sujet la chanson que Blain publia dans le *Canadien*, de Québec du 1er janvier 1866, sous le titre de *Il est parti*.

Notre chansonnier s'y retrouve tout entier. Cette pièce témoigne du talent qu'il avait de tourner le couplet.

Il a fait mieux, et parfois moins bien, on l'aime comme ça. Versification négligée, dira-t-on, idée ordinaire. Je dis : pourvu que cela se chante, ça suffit.

Les couplets sont toujours sous la protection de la musique. Le parolier n'aspire nullement au titre de poète, et, drôle de fait, c'est que le poète n'attrappe jamais le tour de la chanson. Il y a dans l'un une faculté, un tour d'expression qui n'existe pas dans l'autre *et vice versa*. Si la poésie et la musique sont deux arts complets qui, par conséquent, ne peuvent pas se marier, il faut bien que les vers d'une chanson se fabriquent avec de la prose simplement mesurée, afin de laisser le champ libre à l'expression des notes de la musique. Il y a près d'un siècle n'a-t-on pas écrit des strophes poétiques pour être chantées? Cela s'appelait la romance.

La sarcasme l'a tuée. Ce n'étais plus la chanson mais un produit hybride qui n'appartenait à aucun genre. L'opéra, qui est musique avant tout, se contenta d'une versification sans couleur et de pauvres idées. Sur des mots quelconque on ajusta la mélodie. Ce n'est pas la beauté du vers qui est demandée, mais la mesure des syllabes. Ce qui se chante est emporté par la musique. Si le vers est beau, il passe sans jeter d'é-

clat ; s'il est banal, vulgaire, et sans attrait, il passe tout de même.

La chanson que l'on veut définir ici, ce que l'on nomme le genre populaire, celui dont Blain de Saint-Aubin faisait ses beaux dimanches et dont nos poètes n'ont généralement pas la veine, c'est un don naturel qui ne vise pas de hauts sommets.

Le vrai chansonnier n'a aucune prétention. Il sait d'avance qu'une bonne chanson est sujette à imperfections. Il compte sur l'air adapté aux paroles pour le bien faire recevoir. Nos poètes se gonflent et manquent l'effet attendu, ou encore chatouillent les oreilles des gens délicats, qui veulent de la poésie, et ce n'est plus le couplet chantant. Pour préciser davantage la nuance, il y a la différence entre un rigodon joué par un alerte violoneux et exécuté par un violoniste d'école.

En dehors des chansonniers ordinaires, doit-on placer Béranger et Gustave Nadeau? Ceux-là ont tellement relevé le ton de la chanson que le *populo* ne s'y reconnaît plus. La chanson du peuple est mieux rendue par tout autre, car, pour l'atteindre, l'homme dit instruit doit revenir un peu sur ses pas et cela n'est possible qu'à la condition d'avoir conservé une tournure d'esprit qu'on ne trouve pas chez les poètes, c'est affaire de naissance, qu'on se le dise, et personne ne peut l'enseigner.

Si Emmanuel Blain de Saint-Aubin voyait ses rimes reproduites trente et quelques années après son trépas, il ne manquerait pas de s'écrier: Mais, tudieux ! quelle mouche pique donc ces gens-là ! C'était pour rire !

(à suivre)

N. LeVASSEUR

Notes sans portée...



Verglas et solitude.

Allez donc sortir avec ce traître de verglas!

Encore une journée de solitude maussade!..

Mais, non! — N'ai-je point un dérivatif? Ma collection de compte-rendus cocasses et d'*In memoriam* tordants!

Quel « bleu » résistera jamais à cette lecture?

Augmentons-en l'amusante collection.

* * *

Chant national et épidémie

Vous souvient-il d'une épidémie de chants nationaux survenue il y a quelques années, à l'issue de certains concours? De l'un de ces chefs-d'oeuvre présumés, — poulets tous écrasés dans l'oeuf, — je cite un vers qui m'est resté *solitaire*: "Ouimet, ton fin, à nos mess, qui ne luttent..."

— Ma foi, je n'y vois goutte.

— Comment?

— Si vous croyez que c'est limpide!

— Alors il me faudra traduire?

— Si vous daignez m'obliger...

— C'est pourtant bien simple: "Oui, mettons fin à nos mesquines luttes..."

— Ouf! C'était cela?

— Mais oui: seulement le compositeur (une dame, en l'occasion) avait maladroitement déhanché le texte en déplaçant l'accent, avec le résultat que vous voyez.

— Et son chant national (?) n'a pas survécu?

— Non, il en est mort tout raide!

* * *

Fleurs, victimes et coïncidences.

Comment *rapailler* et mentionner tous ceux qui de loin ou de près prennent part à un concert ou à une cérémonie?

Il se trouve des prodiges d'ingéniosité inimaginables.

Citons au passage les deux suivants:

«N'oublions pas la ravissante gerbe «de fleurs dont Madame T. a été... la «victime!»

Hein? quel malheur!

«Coïncidence curieuse, c'était la «soeur de la mariée qui touchait l'or-
"gue.»

Eh bien, moi, dans un tel cas, j'aurais mis coïncidence **touchante**, tout simplement.

* * *

Un grand nombre peu nombreux.

«Un **grand nombre** de personnes «s'étaient donné rendez-vous à... pour «entendre l'oeuvre toujours aimée des.. «Il y a déjà plusieurs fois que cet oratorio se donne... Hier encore, l'initiative heureuse des ... de X avait attiré «des auditeurs, pas **très nombreux**, «mais tous susceptibles de goûter, etc., «etc... (un journal de...)

Il faut tout de même accorder son violon: on y est, que diable, ou bien l'on y est pas!

Mais voilà: plusieurs ont manqué au rendez-vous. Satané verglas, ne serait-ce pas de tes coups?

* * *

Auditions et concerts.

«L'audition des «Dix Reflets», le bel «oratorio de Zède, attirera demain soir,

«etc. On peut encore trouver des billets «chez....»

C'est payant, cette soirée ?

— Alors, ami, ce n'est pas une **audition**, c'est un **concert**. Lisez Larousse : « Les **auditions** se distinguent «des **concerts** en ce qu'elles n'admettent qu'un public **invité** et non payant.

Mais aux « Dix Reflets » on en avait pour son argent, paraît-il. Voyez plutôt :

Phébus et réclame

« D'une facture à la fois simple et « expressive, **appuyée** d'une (sic) polyphonie au caractère religieux, la partition...qu'ils ont interprétée n'était pas « sans difficulté. »

Oui, oui, de la difficulté, il y en a où l'on veut en mettre.

J'en trouve à comprendre ce fatras d'abord, et puis je ne saisis pas bien comment ce qui est difficile peut être simple. Ce qui est simple n'est pas compliqué ; ce qui n'est pas compliqué ne doit pas être si difficile qu'il vaille la peine d'en parler.

Mais voilà ce qui complique, sans doute, ici le cas : la partition était appuyée (!) d'une polyphonie au caractère religieux !

Il y a là déjà, de ce seul fait, une grosse difficulté.

Réclame et phébus.

« Les solistes, Messieurs A. B. C. D., « étaient tous **parfaitement** sûrs de « leur texte, avaient une diction latine « **parfaite** et... »

(Voyons ! ces gens-là sont de vraies trouvailles !)

« et une intelligence **remarquable** « de leur partition. »

Comment ? Rien que **remarquable** ? Voyez-vous la baisse : assurance **parfaite**, diction **parfaite**, intelligence **remarquable** seulement.

Le galon coûte-t-il si cher ?

Mieux valait alors donner un prix de santé.

Et puis l'intelligence de la **partition**, c'est le fait surtout du directeur, non des solistes.

Solécisme et cacophonie

« La première (partie) servit à Messieurs H. et K. de (sic) révéler leurs « **remarquables moyens vocaux** !

Vous n'avez pas compris ? Je répète : « leurs remarquables moyens vocaux ?

Goûtez bien l'harmonie de ces quatre mots !

Dégustez bien le compliment, très dissimulé, à l'adresse de chanteurs déjà bien connus, qui **révèlent** de remarquables moyens vocaux, avec une intelligence remarquable ! — Révéler, dit Larousse, c'est faire connaître ce qui était « secret, inconnu. » Alors ?...

Finissons :

« L'on peut dire en toute franchise, que l'exécution...fut **remarquable**. »

— Encore ?

— Et puis là, voyons, l'on ne fait appel à la franchise que pour énoncer quelque vérité...rafraîchissante. Ainsi l'on pourrait dire en toute franchise que les rapports d'où sont tirées ces perles, **révèlent** une **remarquable** ignorance des lois de la grammaire et de la logique, et surtout une **parfaite** insouciance du ridicule.

Arthur LuTutu.

MUSIQUE D'ÉGLISE

Instruction de S. S. Pie X sur la musique sacrée

Décision finale touchant le "Benedictus"

Très opportunément, à notre humble avis, la S. Congrégation des Rites vient de dirimer une question qui a fait dans ces derniers temps couler des flots d'encre et d'érudition.

Pouvait-on chanter le «*Benedictus*» immédiatement après le Sanctus, avant la première élévation ? Tel était le point en litige.

«Non seulement on le peut mais, d'après «tel passage du Cérémonial des Evêques, «appuyé du reste et confirmé par d'antiques «traditions, on le doit,» disaient les uns.

D'autres, invoquant un texte subséquent du même Cérémonial, prétendaient au contraire que le «*Benedictus*» ne devait se chanter qu'après la deuxième Consécration.

C'est à ces derniers que la récente décision du 14 janvier 1921 donne raison.

Et pour plus de clarté, elle ordonne que, dans les nouvelles éditions du Graduel Romain, le texte soit ainsi modifié : *Finita Præfatione chorus prosequitur Sanctus, etc., usque ad Benedictus qui venit, etc., exclusive; quo finito, et non prius, elevatur Sacramentum. Tunc silet chorus et cum aliis adorant. Elevato Sacramento, chorus prosequitur cantum Benedictus.*

La prescription vaut pour toutes les messes chantées, même pour les défunts, soit en grégorien, soit en musique figurée.

Hæc autem Rubrica inviolabiliter servetur ...in omni Missa cantata, tum vivorum, tum defunctorum, sine cantus gregorianus sive cantus alterius ejusmodi generis adhibeatur.

En ces quelques lignes, que de renseignements pratiques, — mais non pratiqués parce que méconnus tant du célébrant, que des chantres !

La Préface finie, le chœur poursuit sans arrêt Sanctus, etc., jusqu'au *Benedictus* exclusivement.

Le chant du *Sanctus* achevé, et pas avant, ont lieu la première Elévation puis la deuxième, durant lesquelles les choristes se taisent, adorent avec les autres fidèles L'Elévation terminée, ils reprennent le chant en attaquant *Benedictus*.

En résumé :

- a) — Pas d'arrêt entre la Préface et le *Sanctus*.
- b) — Le *Sanctus* ne doit pas être long, au risque de faire attendre indûment le Célébrant.
- c) — Ce dernier doit, avant de consacrer, attendre que le chant du *Sanctus* soit fini.
- d) — Le *Benedictus* ne peut, même aux messes en grégorien, se chanter avant l'Elévation.

Mâitrises et "Scholæ"

COMMENTAIRE

27. — On aura soin de restituer, au moins près des principales églises, les antiques *Scholæ Cantorum*, comme on l'a déjà pratiqué avec d'excellents résultats en bon nombre de lieux. Il n'est point difficile au clergé zélé d'instituer même de telles *Scholæ* dans les petites églises et celles de campagne, et ils trouveront ainsi un moyen assez facile de grouper autour d'eux les enfants et les adultes, pour leur profit et l'édification du peuple.

Pépinières de musiciens où l'on forme à la science vocale, au goût du chant, en même temps qu'aux connaissances élémentaires requises en religion, lecture, écriture et calcul, telles sont, ou mieux, telles étaient les maîtrises ou scholæ, dont l'Eglise désire et encourage le rétablissement et la multiplication.

La disparition de telles fondations dans les pays où elles existaient fut une véritable catastrophe pour l'art musical. En France, la Révolution, en suspendant le culte, anéantissait plus de 400 maîtrises où de

huit à dix mille enfants recevaient une sérieuse éducation musicale. Rien ne put les remplacer de ce qu'on voulut y substituer.

Vingt ans étaient à peine écoulés que Portalis, ministre des cultes sous Napoléon, dans un mémoire élaboré, en réclamait la restauration en se plaçant surtout au point de vue de l'art musical subitement dégénéré.

* * *

Le restaurateur du chant d'église, S. Grégoire le Grand, ne trouvait pas au dessous de sa dignité de diriger une Schola d'enfants.

Il présidait à leur entraînement vocal et non sans rigueur, si l'on en croit la tradition. L'enfance est toujours la même; elle a besoin d'une main ferme surtout, qui contienne son exubérance et la canalise utilement. Cette pétulance se manifeste, chez les petits garçons surtout, par l'excès de l'expansion vocale. Il leur faut chanter fort, et, disons le mot juste, vociférer. Perpétuellement, donc faut-il les modérer et leur imposer, dès le début, une contrainte qui ne leur agrée guère, il est vrai, mais à laquelle ils finissent par se former, pour leur plus grand bien.

Entre maîtrise et schola, il n'y a pas de différence essentielle, du côté musique : les deux concernent l'éducation musicale et vocale des enfants. Toutefois une maîtrise s'entend d'un établissement spécial, indépendant, sorte de pensionnat musical, où l'on instruit les enfants dans les différentes branches de la musique vocale, et, par surcroît, dans les connaissances usuellement données aux écoles élémentaires : grammaire, calcul, instruction religieuse, etc.

Une schola s'emploie plus souvent d'un groupe de voix d'enfants choisies entre plusieurs dans un collège, une académie, un convent, et spécialement entraînés en vue d'exécutions profanes ou religieuses, et chantant soit seules, à voix égales, soit jointes à des voix d'hommes, formant alors avec celles-ci, un chœur à voix mixtes.

Tout de même, il faut admettre que le texte du *Motu proprio* semble identifier les deux termes, maîtrise et schola.

Le nom importe peu d'ailleurs, dès que la chose existe et qu'elle excelle.

Pour remplir ces deux conditions que faut-il ?

Des enfants, d'abord ; des directeurs compétents, ensuite, enfin une organisation ma-

térielle complète.

Des enfants, il paraît qu'il n'en manquera pas de sitôt. C'est à souhaiter, puisque c'est encore le meilleur moyen de continuer l'humanité.

Des directeurs il s'en trouve en assez grand nombre. Tous compétents ? Ce serait bien à désirer qu'ils le fussent ; mais il s'en trouve tant qui s'improvisent ou qu'on improvise directeurs ou directrices, sans avoir eu le temps, ou l'occasion, ou les moyens de s'instruire de tout ce que comporte d'industries et de connaissances la besogne délicate et difficile qui leur est assignée sans préparation raisonnable !

Si l'on sait faire la différence entre chanter et crier — et comment pouvoir sans cela faire chanter ? — on pourra juger par le grand nombre de chorales d'enfants qui vocifèrent outrageusement, la rareté des directeurs compétents. Il ne suffit pas en ce point, de seriner quelques airs aux enfants et de les leur faire exécuter ensuite de tous leurs poumons. Ce n'est faire œuvre d'art, c'est de la barbarie doublée de cruauté.

Pour être tolérable, c'est-à-dire juste, douce, flexible, pure, la voix des enfants «petits garçons» doit être cultivée et formée spécialement ; il lui faut subir avant toute exécution publique une formation spéciale qui modifie et transforme l'émission gutturale, commune et vulgaire, en voix de tête, distinguée, souple, étendue, nullement criarde, nullement fatigante et assurant la justesse des sons.

Cette formation, si elle n'est pas exigée dès les débuts, compromet irrémédiablement les résultats et parfois aussi les voix. En Angleterre, on a des traditions précieuses en ce point, et la culture des voix enfantines atteint une perfection qui confine en certains cas à la virtuosité. Sans prétendre à ce degré, il faut tout de même être initié à ce qui constitue le véritable caractère de la voix d'enfant bien émise. Pour cela il faut entendre ; il faut s'instruire dans les manuels qui traitent de ce sujet ; littérature plutôt rare et presque inexistante en français, assez abondante chez les anglais et les américains,

Quant aux fondations d'établissements ou pensionnats-maîtrises, c'est un point qui reste en marge du sujet actuel, bien que s'y rattachant assez étroitement.

C.-H. Lefebvre. S. J.

Conférences Grégoriennes

Quatrième entretien.

Les Dénominations du Chant Liturgique (suite)

II — Le Plain-chant, c'est le Grégorien décadent. (fin)

NOUS espérons clore cette idée au numéro précédent. Mais l'on nous a persuadé d'insister encore, et sur le côté pratique. L'ordre de saint Paul s'est imposé à notre désir du travail: « Par la parole de vérité... combattez à droite et à gauche. » (II Cor. VI, 7) Nous nous sommes donc résigné à attaquer des objections d'ordre inférieur, et qui, du fait, n'en sont peut-être que plus redoutables. Arriverions-nous par là à convaincre un seul esprit influent que, par lui, nous aurions réalisé un grand bien. Nous demandons cette fécondité à Saint Grégoire: « Sa fidélité et sa bonté seront avec nous, et par son nom grandira notre puissance. » (D'après l'offertoire de la fête du saint).

Scène: sur le perron d'une église de campagne un vieux chantré, « coupeur de mélodies par des hoquets » (Bulle « Docta Sanctorum »), marqué du bât, pipe enfoncée dans la commissure droite comme un soc dans la glaise; en face, un grégorieniste, qui ouvre le feu de la discussion coutumière.

« Mon cher ami un tel, c'est si beau, dans le chant liturgique, l'accentuation latine, l'adoucissement des finales, le mouvement grég. . . — Bon, encore! Laissez-nous donc notre plain-chant. Moi, j'ai toujours chanté comme ça, j'ai toujours entendu chanter comme ça. De père en fils, chez nous, chacun a chanté comme ça depuis le temps de la « suce ». C'est pas vous qui viendrez tout bouleverser. — C'est admirable ce que vous dites là. J'y reconnais d'abord l'amour du chant liturgique, et puis le dévouement à l'Eglise. Voilà si longtemps que vous chantez ! — (Un exhaussement des épaules souleva la broussaille poivre et sel de sa bouche lippue, en un rire satisfait). Quarante ans ! . . . tous les matins ! — Excellent, rare . . . Mais je ne puis quand même louer vos paroles sans réserve. Après tout, si le plain-chant est un dégénéré, pourquoi ne pas faire un effort pour le régénérer ? — Hum ! . . . (Il tira une bouffée de son inséparable, et cracha, en habitude du sanctuaire). C'est vous qui le dites. Je sais bien qu'un petit . . . dom . . . comment l'appellent-ils ? — Dom Pothier. — C'est ça, dom Pothier. Je sais qu'il dit avoir retrouvé un ancien

chant. — L'antique chant liturgique, vous voulez dire, oui. Le pape aussi l'a dit ; il a même imposé le retour à ce chant grégorien. — Oui, bien, qui est-ce qui me prouve à moi que votre chant est le plus ancien ? Tout de même, notre plain-chant est pas mal vieux, si je me regarde. Le vôtre, c'est du nouveau comme vous. — Allons, père un tel, puisqu'on vous prouve que le plain-chant c'est le chant grégorien corrompu, coupé en morceaux, il faut pourtant vous rendre à la vérité. Tenez, le bon Dieu dit dans le Deutéronome : (Ici, les yeux du birbe se perdirent dans des volutes odorantes) « Ecoute, Israël, écoute dans ton fond : n'écoute pas à l'endroit où se forgent les fantômes : écoute à l'endroit où la vérité se fait entendre . . . » (VI, 4) -- Ah ! il s'agissait bien de Deutéronome ! Deux yeux torves, un retremusement de la moustache, souligné d'un reniflement apocalyptique : « Bon, n'en v'là assez. Lâchez-moi la paix ! . . . (Deux marches plus bas, et droit comme le héros de Malakof). Je garde mon plain-chant ! . . . » Encore un qui baisait son drapeau.

Voilà un des aboutissements de l'intoxication plain-chantale : la mauvaise volonté. Il ne la faut pas supposer a priori. On doit avouer qu'elle existe parfois. Comme elle est à base d'ignorance crasse ou de snobisme béat, elle est par définition « indécrottable ». Malgré tout le regret que nous en avons, et avec les réserves nécessaires pour certains choeurs d'hommes plus instruits nous pouvons affirmer, en général, que ce n'est pas par les vieux chantres que la réforme se fera. Ou ils sont entichés des formes désuètes, ou ils exigent un grégorien à l'eau de rose, avec les exagérations théâtrales qui leur sont propres, avec les formes fixées dans leur aristocratie. Car, ils font encore aristocratie dans nos villages, les vieux chantres. N'ont-ils pas le droit d'expectorer les notes à « leur manière » ? « Attaques molles, sons alanguis, gémissements, coups de voix, . . . etc, tout cela est à eux. Leur manière, dans une salle de concert, serait sifflée ; dans le temple, elle s'impose ! » (Abbé Borduas) Quels sacrifices exigerait le grégorien ! Comprenez ! Ne plus chanter « tuba mirum ! » ne plus mettre sa main

en mégaphone devant la bouche ! s'abstenir de «boater» avec des borborygmes écoeurants !

«Ut boves in pratis
Sic vos in choro boatis»,

leur reprochait déjà Conrad de Saverne. Non, c'est trop demander. Et comme leur insuffisance n'a d'égale que leur suffisance, le mal est grave. Comment convaincre d'ignorance, comment faire progresser, qui se croit propriétaire d'un concile œcuménique dans les replis de sa piémière ?

Quand ces lignes tomberont sous les yeux de certains, il y aura un sourire découragé, un peu d'énervement et le besoin de se justifier. Et l'on entendra : « Oui, le mal est authentique. Mais vous ignorez tout des conditions où nous nous débattons. Si vous saviez ! » Eh bien ! non, nous n'ignorons pas, et même nous vous sommes sympathique malgré l'apparente sévérité de nos jugements. La bienveillance du chirurgien se concilie parfaitement avec la sûreté de son coup de bistouri. Faisons l'inventaire de vos principales difficultés. Mais, tout aussi sincèrement, envisageons leurs solutions.

Il y a l'âge du prêtre, qui le rend réfractaire à l'étude. — C'est l'impossibilité physique. Mais s'il ne peut ni chanter, ni faire chanter lui-même, qu'il donne des ordres pour former des chœurs. Encourager et favoriser le travail, il le peut toujours. Nous ne doutons pas que nos prêtres le veuillent.

Il y a les chœurs qu'on ne peut pas remplacer. — D'abord ils n'ont pas tous soixante ans; plusieurs sont susceptibles d'une ébauche de formation, suffisante pour «améliorer l'ordinaire» de la table liturgique. Essayons avec délicatesse de ce côté. Plusieurs souhaitent mieux faire, sans oser le dire.

Il y a l'organiste qui ne veut pas. Il hoquette toujours sur son orgue un accompagnement «en mottions», fondé sur des mixtures et des doublettes. — Triste assurément. Mais avouez qu'il a beaucoup à faire pour se réformer; ayez plus de patience avec lui. Puis, la paroisse qui veut un organiste digne d'elle n'a qu'à le salarier convenablement; ainsi elle prend barre sur lui. Tant que ses émoluments seront inférieurs à son importante fonction, le levier fera défaut.

Il y a les fidèles qui, au grégorien, préfèrent les cantiques en langue vulgaire et un plain-chant dont la force de résonance soit proportionnée au calibre des fêtes. — Mais le peuple s'éduque par des conférences, des auditions.

Il y a les oppositions systématiques de quelques esprits orgueilleux. Ceux-là entravent sé-

rieusement l'effort de la restauration : ils font fi des directions de la sainte Eglise. Et comme ils sont «forts en gueule», sans avoir le bon sens de Dorine, la persuasion échoue habituellement avec eux. — Remède alors ? Un seul radical : avoir le courage de les écarter. Si on ne le peut ? Les supporter en tirant le mal du bien autant que possible. La formation d'une opinion paroissiale est alors le moyen de les atteindre pour les améliorer. Le curé est là pour diriger les opérations : «Qu'il fasse connaître et comprendre le sens et l'intérêt des réunions liturgiques dominicales, qu'il parle de la tradition des siècles de foi, et du devoir pour tous de chanter à l'église, qu'il explique pourquoi l'on n'a pas le droit de chanter n'importe quoi, mais qu'il faut exécuter le chant grégorien restauré, selon la volonté du Pape. Et puis, qu'il utilise, avec les explications, la preuve par le fait. Qu'il invite un conférencier, qu'il procure des auditions par une schola bien formée. Et qu'il se mette à l'oeuvre, soit par lui-même, soit par un aide mieux disposé ou qualifié : très courtes leçons à l'église même, après les offices, groupement de voix de bonne volonté, utilisation des enfants...»

(*Revue du Chant Grégorien*, 1921, n° 4, p. 115)

Il y a l'ignorance du maître de chapelle. — Elle n'est pas invincible s'il n'est pas trop âgé. Et nous en connaissons d'âgés qui se sont pliés à l'effort d'une rééducation.

Il y a... et il y a encore, etc. (Relire La Musique no 17, p. 39)

Parmi tous les procédés de restauration, il en est un plus efficace et plus urgent : atteindre la jeunesse. «Quoi que vous souhaitiez d'introduire dans la vie d'une nation, doit être d'abord introduit dans ses écoles». Ce principe de sage élection a été formulé par Guillaume de Humboldt. Nous croyons qu'il faut s'y rallier pour les réformes à opérer dans cette nation des nations qu'est l'Eglise Catholique. C'est par la jeunesse surtout que doit être relevé le chant liturgique. La jeunesse l'embrasse avec ferveur, car elle écoute facilement là «où la vérité se fait entendre»; elle l'exécute avec art et sans beaucoup de peines. En peu de temps, si les membres du clergé voulaient s'unir, les lutrins seraient transformés par elle.

Cette méthode de renouvellement impose un examen de conscience. La réforme grégorienne avance à pas trop lents. D'où vient le phénomène ? «Restaurer le chant liturgique dans le Christ», c'était le mot d'ordre spirituel de Pie X. Nous l'avons peu réalisé. Pourquoi ? Avons-nous manqué de lumière ou de compétence, de direction

ou de bonne volonté? La glose est ouverte; elle ne se fermera pas demain à la vouloir satisfaire. Ce que la réflexion et l'expérience peuvent affirmer, c'est que la jeunesse est là, toile d'attente sur laquelle le pinceau de l'éducateur fixera facilement les traits du Beau liturgique: force en puissance dont chaque année qui s'écoule sans emploi amoindrit ou tue l'énergie utilisable. Un très court examen mettra le "mea culpa" sur la poitrine de beaucoup trop de maîtres chrétiens. Même pour eux, et cela pour cent raisons plus ou moins vaines, "le royaume de Dieu et sa justice" ont passé, en cette matière du chant liturgique, après les études profanes. Erreur profonde dans l'éducation chrétienne. Ne peut-on voir dans cet état de chose une infiltration insoupçonnée de l'esprit de laïcisme? La vague montante de la "vie intense" pousse à l'arrière-plan ce que la voix de Dieu réclame comme urgent: la rénovation de l'esprit chrétien par l'assistance aux saints mystères et la participation effective des fidèles, des enfants surtout, au chant de l'Eglise. Ecoutons cette voix: "Il est nécessaire de pourvoir, *avant tout*, à la sainteté et à la dignité du temple, où précisément les fidèles se réunissent pour puiser cet esprit (le véritable esprit chrétien) à sa source première et indispensable, c'est-à-dire la participation active aux sacro saints mystères et à la publique et solennelle prière de l'Eglise." (Motu proprio, 1903). Et comment cela se fera-t-il mieux que par la jeunesse? Quelle voie plus rapide et plus sûre?

Appliquant l'idée aux collèges classiques Alexandre Guilment a écrit. "A mon sens, si l'on veut faire une bonne réforme, il faudra commencer par introduire le goût du plain-chant (lisez grégorien) et de la vraie musique religieuse dans les Séminaires grands et petits: de cette façon, les jeunes abbés, devenus curés, sauront apprécier la musique "qui convient au culte" et encourageront (au lieu de décourager) leurs maîtres de chapelle et leurs organistes. Je connais un maître de chapelle, qui après avoir fait chanter une messe de Palestrina, reçut ce beau compliment de son curé: "Cette musique manque d'ampleur; elle est bonne pour dimanches simples." Après cette appréciation, il n'y plus rien à dire." (Lettre à M. Mangeot, 16 févr. 1904).

Pensons aux collèges classiques, mais n'oublions pas l'école primaire. C'est là que s'éduque cette foule des fidèles "qui doit reprendre une part active aux offices de l'Eglise suivant l'ancienne coutume". Pour la formation du chrétien, le chant grégorien est une matière d'enseignement obligatoire qui en prime beaucoup

d'autres. Sa place est à la droite de l'enseignement catéchistique. Nous osons dire humblement que c'est là notre avis, après celui de la sainte Eglise, manifesté aussi bien par de nombreux documents, que par la conduite des saints et des papes, depuis saint Grégoire jusqu'à Pie X et Benoit XV. Quel programme suivre alors? Il se résume en cinq propositions que nous soumettons à l'attention de quiconque détient une parcelle de pouvoir en cette matière:

1. — Formation de maîtres compétents: nous en manquons;

2. — Introduction d'un quart d'heure journalier de solfège grégorien au programme de toutes les classes primaires (Nous établirons dans une étude ultérieure comment nous comprenons cet enseignement dans toutes les classes primaires);

3. — Examen éliminatoire sur l'art musical liturgique et profane pour l'obtention du diplôme d'instituteur;

4. — Participation progressive des enfants aux chants liturgiques à l'église, d'abord seuls, puis avec des groupes de fidèles choisis, puis avec la foule.

Avec cela, moyennant l'appui du clergé et l'unification des forces, autour de la Vaticane, le progrès se dessinera croissant d'année en année.

Il nous tarde que soit pleinement vérifiée l'appréciation élogieuse que faisait de notre cher Canada, dom Lucien David, de retour du Congrès eucharistique de Montréal: «On répète volontiers: Le Canada est un pays d'avenir. Et l'on a raison. Mais, en matière de restauration sociale et matérielle, le Canada n'a pas seulement pour lui l'avenir; il s'empare déjà du présent. Sans doute il n'a point donné la pleine mesure de sa bonne volonté et de sa fécondité; mais qu'il s'agisse de chant sacré ou de terres à mettre en valeur, il promet les plus riches moissons, et l'on peut compter sur ces promesses. Encore quelques rayons de lumière, encore quelques efforts de travailleurs sérieux et dévoués, et les germes paresseux ou timides lèveront à leur tour, et les fruits, qui déjà se multiplient mûriront.» (Revue du Ch. Grég. déc. 1910). Sous l'éloge se cache la leçon délicate. Notre devoir est d'en profiter.

Travaillons à la restauration grégorienne. Il y va de l'honneur de notre mère la sainte Eglise, qui requiert nos activités sur le terrain liturgique. L'éducation chrétienne de la société s'est faite dans les siècles passés par la parole divine chantée. Elle s'est amoindrie, et parfois perdue avec l'éclipse même de la liturgie chantée. Elle ne se refera que par sa résurrection. C'est la leçon de l'histoire.

Fr. Raymondien, E. C.

LE PIANO

DE L'ESTHÉTIQUE DU PIANO



A une époque où des milliers de jeunes pianistes possèdent une dextérité de doigts inimaginable, il n'est pas sans intérêt de les rappeler à la véritable mission du simple et du beau, celle de charmer et non d'étonner l'auditoire, de jouer moins pour les yeux, plus pour le cœur. Ce secret, qui décèle le véritable artiste, ne peut se propager que par l'étude des grands maîtres, aidé de l'audition, aussi fréquente que possible, des grands virtuoses, de ceux qui, en plus du prestige de l'exécution, possèdent une haute intelligence des choses de l'art. Il faut aussi savoir écouter attentivement de bons chanteurs, car ils peuvent souvent servir de modèles, sinon de conseillers. « On peut beaucoup apprendre des chanteurs et des cantatrices, mais il ne faut pas accepter tous leurs conseils, » dit Schumann. Le grand défaut du piano, défaut inhérent à sa nature, c'est la sécheresse; il ne peut pas soutenir le son, et si on arrive jamais à lui donner cette faculté, comme on l'a déjà plusieurs fois tenté, ce ne sera plus le piano, ce sera un nouvel instrument. C'est donc au pianiste, à force d'art, à atténuer et faire oublier cette imperfection caractéristique, en s'efforçant d'imiter les inflexions de voix des chanteurs; c'est pourquoi il devra les écouter attentivement, étudier leurs procédés, se les assimiler, et s'exercer à les imiter ou à en approcher dans la mesure du possible. « Le meilleur conseil que nous puissions donner aux personnes qui s'occupent sérieusement du piano, c'est d'apprendre, d'étudier et de commenter le bel art du chant. Dans ce but, on ne devra jamais perdre l'occasion d'entendre les grands artistes, quel que soit leur instrument, et surtout les grands chanteurs; c'est dès le début et dans la première phase de son talent qu'il faut savoir s'entourer de bons modèles. » (Thalberg)

Pour cette imitation, pour arriver à produire l'illusion des sons filés et enflés, un grand

secours, c'est l'emploi judicieux des pédales, dont la grande majorité des pianistes-amateurs sait fort mal se servir. et aussi, ce qui est plus regrettable, bon nombre d'artistes. « On devra, dans l'emploi des pédales, qui jouent un rôle si important dans l'exécution, apporter le plus grand soin à ne jamais mêler les harmonies dissemblables et à produire ainsi de désagréables dissonances. Il est des pianistes qui font des pédales un tel abus, ou plutôt qui les emploient avec si peu de logique, que chez eux le sens de l'ouïe en est perverti et qu'ils ont perdu la conscience d'une harmonie pure. » Or, qui s'exprime ainsi? C'est encore Thalberg, c'est-à-dire l'homme qui, avec Chopin, avait poussé jusqu'au *summum* de l'habileté l'art de se servir des pédales. « Le plus grand nombre des élèves, dit encore à ce sujet le savant maître Martini, auxquels on permet l'emploi de la grande pédale, s'en sert pour battre la mesure (nous avons déjà signalé une cause fréquente de cet emploi grotesque), ou mieux, la met pour ne plus la quitter. C'est alors une cacophonie épouvantable, la désolation des musiciens de goût. »

Il vaudrait mieux s'abstenir entièrement de faire usage de la pédale que l'employer à tort et à travers, et en vérité, dans toute la musique classique antérieure à l'époque de Beethoven, on devrait s'en passer, car c'est un anachronisme. Dans la musique moderne, au contraire, elle est indispensable, mais il faut apprendre à s'en servir, et ne jamais tolérer qu'elle produise la confusion et la discordance : « L'art de la pédale ne consiste pas à savoir la mettre, mais à savoir la retirer. »

C'est là une vérité dont trop peu de pianistes comprennent l'importance.

(A. Lavignac, *L'Éducation Musicale*).

Lettre de Montréal

L'EVENEMENT le plus saillant de la vie musicale à Montréal en mars a été les deux concerts donnés pendant la Semaine Sainte par l'orchestre Toscanini. Mais avant de vous en parler, je désire réparer un oubli dû à ce que j'avais confondu les dates.

À la fin de février nous avons eu la première audition intégrale, à Montréal, du chef-d'œuvre de César Franck, *les Béatitudes*. Ceux qui connaissent cette partition en savent toutes les difficultés. Il appartenait à un jeune, audacieux et rempli de feu sacré comme on l'est dans les premiers temps de la vie, d'assumer la lourde tâche de préparer cette œuvre et le risque que comporte une pareille initiative. M. J.-A. Brassard, maître de chapelle au Très-Saint-Sacrement, est un musicien averti et sérieux et il a le bonheur de posséder en sa chorale un outil docile et souple. Il en a profité avec un rare bonheur, si l'on tient compte des circonstances.

Ce n'est pas tout que de bien savoir préparer des chœurs et des soli, il faut encore savoir manier cet instrument aux multiples organes qu'est l'orchestre. L'orchestre avec peu de répétitions n'est perfectible qu'aux mains des habitués; avec plusieurs répétitions il est admirable. Or l'on sait que rien ne coûte plus cher que ces assemblages de fortune auxquels il faut bien recourir quand il n'y a pas d'orchestre permanent. M. Brassard, qui en était à ses débuts, n'a pas voulu courir l'aléa d'une seule répétition; on a donc répété plusieurs fois à des frais qui auraient conduit au désastre financier, si la salle n'avait pas été comble.

Heureusement que le Monument National s'est rempli presque au dernier siège le soir du concert.

M. Brassard s'est tiré avec honneur de la lourde tâche qu'il avait entreprise. Il sait lire une partition d'orchestre et si, faute d'habitude, il en est encore l'esclave, cela ne saurait durer. Quand aux chœurs, ils étaient parfaitement préparés et seuls les solistes, tous gens de bonne volonté qui ont fait leur possible, ont prêté le flanc aux réserves.

La Chorale Brassard annonce pour bientôt une reprise des *Béatitudes*.

Toscanini et son orchestre ont donné deux concerts le mardi et le jeudi de la Semaine Sainte.

Si le second, improvisé au cours du premier, n'avait pas eu lieu, nous ne saurions pas comment ce chef se tire d'une symphonie, et nous n'aurions pas fait connaissance avec la 2^e de Brahms.

En revanche, nous avons eu du Wagner à notre goût. Au concert de janvier, Toscanini avait dirigé le Prélude de *Tristan et Yseult*; combien admirable cela fut, je vous l'ai raconté. Le Mardi-Saint, nous eûmes l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, le Prélude de *Lohengrin*, l'*Enchantement du Vendredi-Saint* et l'ouverture de *Tannhäuser*. Il y avait bien longtemps que nous n'avions eu autant de beauté à la fois.

La première partie de ce concert était consacré à l'École italienne moderne: belles choses qui devaient être cependant vite oubliées à la fin de la soirée. Entre ces deux groupes l'ouverture de *Guillaume Tell*; il y a des gens qui aiment ça, ne les chicanons pas.

L'ouverture de *Guillaume Tell*, à part son prélude pour les violoncelles, n'a ni l'esprit, ni l'allure de celle du *Barbier* que nous devions entendre deux jours plus tard, mais celle-ci, pas plus que l'autre, ne pouvait tenir devant une Symphonie de Brahms. À Montréal, comme probablement à Québec, Brahms n'est connu que par ses œuvres de piano et ses trop fameuses danses hongroises. Mais ce n'est qu'à l'orchestre qu'on le connaît bien et qu'on l'aime. C'est une musique somptueuse et, dans la 2^e Symphonie, le Scherzo et le Finale dominent le reste de l'œuvre.

La sévère et si belle Overture No 3 de Léonore, d'ennuyeuses et indigestes mais habiles variations d'Elgar complétaient un programme bien différent des autres.

Les critiques américains n'aiment pas la façon dont Toscanini dirige les Symphonies de Beethoven. Il s'attarde trop aux bagatelles et ne s'occupe pas assez de la ligne. Il se peut qu'il fasse de même avec les Symphonies de Brahms, mais peu nous importe, nous ne sommes pas assez souvent conviés à pareilles fêtes pour chicaner sur un détail d'interprétation que d'ailleurs nous serions bien en peine de relever.

Pendant que Toscanini nous jouait du Wagner le Mardi-Saint, le Monument National s'était rempli pour entendre une œuvre plus modeste, dont je crois vous avoir dit la beauté à pareille

époque l'an dernier : le *Chemin de Croix* d'Alexandre Georges sur des paroles qui ne laissent pas de surprendre par leur exquise vérité quand on sait qu'elles sont d'Armand Sylvestre. Le succès en a été très grand.

Au cours du mois, signalons deux virtuoses : l'un du piano Ignaz Freedman, l'autre de la voix, Jean Riddez.

La Semaine Sainte a été comme d'habitude

marquée par de multiples exécutions des *Sept Paroles du Christ* de M. Théodore Dubois. Le *Chemin de Croix*, par la Chorale de Saint-Eusèbe et les Chanteurs de Montréal sous la direction de M. Jean Goulet, le *Messie* à St. Paul and St. Andrews sous la direction de M. Frederick H. Blair, étaient les seules choses qui sortissent de la tradition stéréotypée.

Fréd. PELLETIER

ÉCHOS ET NOUVELLES

J.-D. Dussault

La mort soudaine de M. J.-D. Dussault, le musicien montréalais bien connu, a causé dans notre monde musical une douloureuse surprise. Organiste à Notre-Dame depuis près de vingt-cinq ans, M. Dussault était l'une des figures les plus éminentes de la métropole. Les admirables auditions qu'il donna sur son orgue de Notre-Dame fixèrent sur lui l'attention des musiciens et attirèrent la foule. Fils de l'ancien organiste de Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette, J.-D. Dussault était né en 1864. Il commença très jeune la musique. A quinze ans, il tenait l'orgue chez les Pères Jésuites de la rue d'Auteuil. Un séjour à Paris, où le maître Saint-Saëns lui prédit un brillant avenir, lui fut des plus profitables. A son retour il est nommé organiste de la cathédrale de Saint-Hyacinthe. Un an plus tard on le retrouve aux Etats-Unis, organiste à l'église Saint-Paul d'Oswego ; il y demeura jusqu'en 1896. C'est à cette époque qu'il devint organiste à Notre-Dame de Montréal, après un brillant récital donné à Sainte-Anne-de-Beaupré pour l'inauguration des orgues magnifiques que venait d'y installer Casavant.

Professeur émérite, M. Dussault a formé plusieurs élèves qui tiennent aujourd'hui un rang fort honorable.

La voix de Caruso

Caruso a chanté pour la première fois depuis sa maladie et ceux de ses amis qui l'ont entendu ont déclaré que sa voix possède encore toute sa beauté d'autrefois. Pour son premier essai, Caruso a chanté des airs de *Martha*. Le célèbre chanteur, dont l'état de santé s'améliore chaque jour, doit partir pour l'Italie vers la mi-mai et se propose d'y séjourner plusieurs mois pour refaire ses forces épuisées.



La tournée de Toscanini

De M. Alfredo Casella, dans la *Revue Musicale*, à propos de la tournée américaine de l'orchestre milanais :

«D'aucun se sont étonnés que notre école moderne (il s'agit de celle d'Italie) ait été si incomplètement représentée au cours d'une tournée à laquelle le Gouvernement italien a accordé un large appui. La chose n'a rien de surprenant si l'on songe que cette tournée était surtout une exhibition commerciale de «virtuose». Et si l'on réfléchit que les oeuvres les meilleures de notre jeune école en sont en même temps les plus audacieuses et les plus discutées, l'on comprendra aisément que le célèbre chef d'orchestre ait soigneusement éliminé de ses programmes américains toute oeuvre dont le succès eût été douteux.»

Chez les Tchécos-Slovaques

On vient de fêter le cinquantième anniversaire du grand compositeur tchèque Vitezslav Novak.

Chef, avec Joseph Suk, de la génération contemporaine des compositeurs tchécoslovaques, V. Novak a déjà une oeuvre considérable. La musique populaire de son pays lui a fourni un riche terrain. Sa musique, qui tend avant tout à peindre les sentiments les plus profonds de l'âme humaine, dénote les influences de Dvorak, de Liszt, de Brahms, de Debussy. Citons, parmi ses oeuvres les plus importantes : Quintette pour piano et cordes, Sonate héroïque, pour piano, quatre ballades pour chœurs et orchestre, Mélodies des nuits d'hiver, suite pour piano, deux Quatuors à cordes, *A Tatra* et *l'Eternel désir*, poèmes symphoniques, Nocturnes, recueil de mélodies, et deux opéras. Il faut mentionner particulièrement *La Tempête*, pour solis, chœurs et orchestre, et *Pan*, tableau musical en cinq parties pour piano, où le

compositeur a atteint le point le plus élevé de son art.

Novak a marqué l'année de son jubilé par une intéressante nouveauté : *Six sonatines* pour piano. Ce sont des compositions proches de l'âme enfantine, d'une forme simple, où il a saisi les mouvements et les impressions de la nature, s'inspirant des contes de fées et des fables, du charme des Noël, des scènes de la vie des enfants. Deux de ces sonatines sont, par leur peu de difficultés d'exécution, à la portée de la compréhension d'enfants; les autres exigent progressivement une technique plus avancée et une certaine intelligence musicale.

Informations

— L'orgue de la chapelle des Jésuites, rue Dauphine, sera officiellement inauguré le 27 avril par M. Auguste Descarries, organiste de l'Immaculée-Conception de Montréal. M. Asselin, le ténor si populaire à Québec, chantera ainsi que M. Louis Gravel.

— Saint-Jean-Baptiste aura enfin un orgue digne de son église et de son organiste. La fabrique vient d'ordonner chez Casavant un instrument magnifique au coût de \$33,500.00. On espère en faire l'inauguration pour la Sainte-Cécile.

Le dimanche 27 mars 1921 a eu lieu la bénédiction des orgues de l'église du Saint-Cœur de Marie. C'est M. Georges Chouinard, l'excellent organiste de la paroisse, qui a donné le concert d'inauguration.

— M. Edmond Trudel fera une tournée de concerts à travers la province en compagnie de M. Jean Riddez. Ils visiteront d'ici à la fin du mois Jonquières, Chicoutimi, Rivière-du-Loup et Rimouski.

Musique d'église

La maîtrise de St-Charles-de-Limoilou a exécuté les pièces suivantes pendant les offices de la Semaine sainte et le jour de Pâques :

O vos omnes, de Vittoria

La deuxième « Messe brève » (à 4 voix mixtes) de l'abbé C. Boyer

Regina Coeli, à 4 voix mixtes, de A. Lotti

O filii (soli et chœur à 4 voix mixtes d'après l'édition de 1643).

Les Faux-Bourbons de Perruchot, un de Vittoria. Un *Tantum* de Palestrina à 4 voix mixtes et « Louons le Dieu Puissant » de J.-S. Bach.

C'est un exemple qui vaut d'être cité.

M. Aug. Descarries à Québec

M. Auguste Descarries, le jeune et talentueux pianiste montréalais, donnera le 26 avril à la salle Colomb un récital de piano.

Le programme, très moderne, en sera publié dans les quotidiens.

M. Descarries est tout jeune mais déjà très en vue comme musicien.

LA MUSIQUE publiera dans son prochain numéro le compte rendu du concert donné hier à l'Université par la Société Symphonique.

CONCERT ROY-DUFAULT

Le concert donné dimanche, 10 avril, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres, à l'Auditorium, a eu franc succès.

Pianiste et chanteur se sont largement donnés : Madame Berthe Roy dans quinze grandes pièces pour piano, M. Paul Dufault dans seize morceaux de chant. Tous les sièges de la salle avaient été enlevés et beaucoup de gens ont dû entendre le concert debout. Madame Adam (née Prince) tenait le piano d'accompagnement dans un concerto avec Madame Roy. M. Edmond Trudel accompagnait M. Dufault.

La foule a rendu hommage aux artistes par des rappels réitérés et des fleurs. Bref, tout le monde s'est retiré profondément satisfait et du programme et de la recette. Il ne sont pas fréquents les concerts qui rapportent une satisfaction aussi complète et sont couronnés d'un aussi beau résultat.

Des fêtes de ce genre ne se terminent pas sans une concession à l'estomac. C'est ainsi qu'il y eut ensuite magnifique réception chez M. et Mme Bériau, avenue Cartier. On y comptait une quarantaine d'invités.

N. LeV.

A Sainte-Anne-de-Beaupré

On connaissait déjà à Sainte-Anne, pour l'avoir entendu maintes fois à l'église, la belle et généreuse voix de M. Louis Gravel et les promesses superbes qu'elle laissait entrevoir. Aussi était-ce avec une certaine curiosité que le concert annoncé par le jeune chanteur après son long séjour à New-York — où il fit de sérieuses études à l'*Institut of Musical Art* — était attendu.

Ce fut une soirée délicieuse. Dans l'intimité d'un public restreint, le chanteur interpréta avec un charme prenant tout un bouquet de fines mélodies : *Nuit d'Espagne* de Massenet, la *Lune paresseuse* de Chaminade, *Fleurs* de Mathé, *A notre France éternelle* de Maurice Pesse. Quelques airs d'opéra, largement déclamés, mirent en valeur la puissance de l'organe. Baryton à la voix souple et bien étoffée, M. Gravel possède une diction très nette et un style excellent. Son succès fut très vif.

M. Arthur Paradis, violoniste, dont on connaît la belle sonorité et le remarquable mécanisme, prêtait son concours.

N'ayons garde d'oublier M. Charles Renaud qui, au piano, apporta à l'un et à l'autre une collaboration sincère et consciencieuse.

PAUL FAUCHER.

Récital d'orgue à Lachine



La presse anglaise et française semble avoir été unanime dans l'appréciation élogieuse de notre collaborateur M. Auguste Descarries, qui fit l'inauguration des orgues de Lachine le sept avril. «An artist of high attainments» (un musicien de grand avenir) telles sont les formules. Pour un débutant, car M. Descarries est très jeune, cette unanimité dans la louange parle très haut. Le programme, fort substantiel, se composait des pièces suivantes : *Prélude et fugue*, «Sainte-Anne» de Bach ; *Cantabile*, Bossi, *Toccate* de Rieni ; *Caprice oriental*, Lamare ;

Fantaisie et Finale, C. Franck ; *Toccate*, Widor ; *Méodie*, œuvre inédite de M. Aug. Descarries, dédiée à son père. Car, outre ses talents d'organiste, M. Descarries est un pianiste éminent et un compositeur sur lequel on fonde les plus beaux espoirs. Outre une messe complète (son opus 18e !) il a d'autres œuvres d'orgue, de piano de chant sacré et profane, qui dépassent les plus belles aptitudes.

Nos félicitations à ce jeune et dévoué compatriote, et souhaitons que Québec ait un jour l'occasion de l'entendre, c'est-à-dire de l'admirer et de l'ovationner.

Ch. F.

" LA MUSIQUE " ne rendra compte que des concerts pour lesquels elle reçoit le service de presse.

GRAINS DE SABLE

PAR

BLANCHE GAGNON

En vente au profit de l'Apostolat des Bons Livres et dans les principales librairies de Québec et Montréal.

Prix: 75 sous l'exemplaire, plus 5 sous pour frais de poste.

Œuvres de XAVIER MERCIER

France	40c.
O Canada, mon pays, mes amours	40c.
Le Saint-Laurent	30c.
Ce que je chante	25c.
Mourir c'est partir un peu	35c.
Si l'heure qui sonne	25c.

Musique de
ISA JEYNEVALD

En vente chez tous les marchands de musique

Ouvrages de S. M. de S. M.

En vente chez
les principaux libraires et marchands de musique

Théorie Musicale spécialement dédiée aux jeunes pianistes	75c.
Précis de la Théorie Musicale	35c.
Recueil d'exercices sur le Précis de la T. M. ...	35c.

English Editions

Musical Theory especially dedicated to young pianists	75c.
Abridgment of the Musical Theory	35c.
Exercises based on the Abridgment of the Musical Theory	35c.

Programmes de Concerts
Pancartes, etc.

Demandez nos prix.

L'Imprimerie Modèle



Impressions en tous
genres

Travail rapide et soigné

20, Cote de la Montagne

Téléphone 6349

OSCAR HAMEL

ÉTUDE DE

Rod.-E. MacKAY

HAMEL & MACKAY

NOTAIRES

Représentants de VERSAILLES, VIDRICAIRE, BOULAIS, LTEE, pour la vente des Obligations municipales.

Bureaux : 198, rue St-Jean, Québec. — Téléphone 4455 — Échange privé.

PAUL DROUIN, C.R.

AVOCAT

Edifice Quebec Railway

Tél. 466

OSCAR BEAULÉ

ARCHITECTE

21, rue d'Aiguillon

Tél. 1684

HENRI POULIOT

NOTAIRE

Edifice Quebec Railway

Tél. 992

ADRIEN FALARDEAU

AVOCAT

Edifice Quebec Railway

Tél. 2307

Les Prévoyants du Canada

ASSURANCE FONDS DE PENSION

Capital autorisé \$ 500,000.00

Actif du Fonds de Pension le 31 décembre 1919 1,719,152.71

\$1,719,152.71**Progression de la Compagnie jusqu'au 31 décembre 1919**

Années	Sections	Sociétaires actifs	Pensions	Actif
31 déc. 1909	45	1,880	5,205	16,461.94
31 " 1911	224	14,228	30,910	170,670.80
31 " 1913	249	24,492	47,957	423,745.31
31 " 1915	455	32,155	61,468	772,698.90
31 " 1919	600	46,753	87,931	1,719,152.71

Continuez cette progression pendant vingt ans, vous aurez une idée des sommes énormes dont disposeront les PREVOYANTS DU CANADA, lorsque le temps de payer les rentes sera venu.

ANTONI LESAGE, Gérant-Général

Siège social : Edifice «Dominion», 126, rue St-Pierre, Québec.

Bureau à Montréal : Ch. 22, Edifice "La Patrie", X. Lesage, Gérant

Téléphone 1163j

Maison fondée en 1822

ROCH LYONNAIS Fils

LUTHIER

Réparation d'instruments de musique en bois et en cuivre

OUVRAGE GARANTI

110, rue des Fossés,

St-Roch, Québec.



“CANDIAC”

Bonbons Canadiens pour les Canadiens

d'une pureté et d'une supériorité
incontestables.

La Compagnie de Bonbons Candiac Canada, Limitée, a été fondée par des capitalistes de Québec, dans le but d'introduire dans la fabrication et le commerce du chocolat et des bonbons en général des réformes et des perfectionnements depuis longtemps désirés; elle a voulu fournir aux Canadiens des chocolats et des sucreries d'un goût exquis, d'une saveur incomparable tout en leur conservant toutes les propriétés bien-faisantes dont ces précieux aliments sont susceptibles.

Les Chocolats Candiac composés seulement de cacao pur et de sucre, d'extraits purs de fruits, de vanille, de menthe, de fruits et de noix, et sont ce qu'il y a de plus savoureux et de plus sain sur le marché.

Les Bonbons Candiac au sucre et aux extraits de fruits, sont incomparables quant à la saveur, à l'arome et à l'apparence appétissante et attrayante.

Les Bonbons Candiac de Luxe représentent en un mot la perfection dans l'art du confiseur.

Tout, d'ailleurs, contribue à cette perfection: un édifice spacieux et moderne spécialement construit pour cette fabrication, où pénètrent en abondance l'air pur et la lumière du jour, le choix des matières premières des meilleures provenances, autant d'éléments essentiels à la production de bonbons réellement délicieux. Goutez-y, exigez-les de votre fournisseur. S'il ne les a pas en magasin il se fera un plaisir de vous les procurer.

Bonbons Candiac (Canada) Limitée
Québec, Qué.

LE PIANO

KNABE



C. ROBITAILLE Enr.

320, rue St-Joseph

Québec.

— Téléphone 2291 —